

INSTITUT DE FRANCE

CENTENAIRE

DE LA NAISSANCE

DE

FUSTEL DE COULANGES

CÉLÉBRÉ A STRASBOURG ET A PARIS

les 15 et 18 mars 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXX

INSTITUT
1930. — 4

Bibliothèque Maison de l'Orient



165841

CENTENAIRE
DE LA NAISSANCE
DE
FUSTEL DE COULANGES

CÉLÉBRÉ A STRASBOURG ET A PARIS

les 15 et 18 mars 1930

DISCOURS

DE

M. CHARLES DIEHL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MESSIEURS (1),

Pour ceux-là même qui connaissent le moins le nom et l'œuvre de Fustel de Coulanges, quelque chose, quand on parle de lui, monte nécessairement à la mémoire : Fustel de Coulanges est l'auteur de *la Cité antique*. Et peut-être n'est-il point exagéré de dire qu'à lui seul ce livre suffirait à sa gloire. Qu'en un même ouvrage histo-

(1) Discours prononcé à l'Université de Strasbourg, le 15 mars 1930.

rique se trouvent réunies l'érudition la plus attentive et la plus sûre, l'interprétation la plus perspicace des documents, la nouveauté des idées, la belle ordonnance de l'exposition, les qualités éminentes du style, c'est là assurément une chose aussi remarquable que rare. Or tout cela se trouve dans *la Cité antique*, et c'est par tout cela que *la Cité antique* est un chef-d'œuvre.

« L'histoire, a écrit Fustel, n'étudie pas seulement les faits matériels et les institutions; son véritable objet d'étude est l'âme humaine; elle doit aspirer à connaître ce que cette âme a cru, a pensé, a senti aux différents âges de la vie du genre humain. » C'est une étude de cette sorte que Fustel s'est proposée dans *la Cité antique*. Il y a voulu faire, selon sa propre expression, « l'histoire d'une croyance », et de cette croyance, il a d'un mot marqué l'importance : « Elle s'établit, la société humaine se constitue. Elle se modifie, la société traverse une série de révolutions. Elle disparaît, la société change de face. Telle a été la loi des temps antiques. »

Quelle fut cette croyance? Ici encore, il convient de citer d'abord Fustel lui-même, dans une page admirable de précision, de sobriété et de force, où il a résumé en quelque manière l'idée maîtresse qui inspire *la Cité antique*. Après avoir remarqué combien les institutions des anciens nous demeurent « obscures, bizarres, inexplicables » si l'on ne pense point à leurs croyances, il écrit : « La comparaison des croyances et des lois montre qu'une religion primitive a constitué la famille grecque et romaine, a établi le mariage et l'autorité paternelle, a fixé les rangs de la parenté, a consacré le droit de propriété

et le droit d'héritage, Cette même religion, après avoir élargi et étendu la famille, a formé une association plus grande, la cité, et a régné en elle comme dans la famille. D'elle sont venues toutes les institutions comme tout le droit privé des anciens. C'est d'elle que la cité a reçu ses principes, ses règles, ses usages, ses magistratures. Mais avec le temps ces vieilles croyances se sont modifiées ou effacées; le droit privé et les institutions politiques se sont modifiées avec elles. Alors s'est déroulée la série des révolutions, et les transformations sociales ont suivi régulièrement les transformations de l'intelligence. »

Reprenons un instant ces indications, non point sans doute pour analyser ici longuement et inutilement *la Cité antique*, mais plutôt — car cela est proprement admirable — pour en montrer la forte et lumineuse ordonnance, le développement logique et puissant, et « comment les faits s'y déduisent les uns des autres avec une telle rigueur qu'on en arrive à se persuader qu'ils étaient inévitables (1) ».

A l'origine des croyances de l'humanité, une religion apparaît, le culte des morts, étroitement lié au culte du feu sacré. Cette religion, « qui avait pour objet les ancêtres et pour principal symbole le foyer » a été le principe constitutif de la famille ancienne. « Une famille, écrit Fustel, était un groupe de personnes auxquelles la religion permettait d'invoquer le même foyer et d'offrir le repas funèbre aux mêmes ancêtres. » C'est de cette religion domestique que la famille ancienne a tiré la plupart

(1) P. GUIRAUD, *Fustel de Coulanges*, p. 215.

de ses règles, celles qui concernent le mariage, celles qui fixent le droit de propriété, le droit de succession, celles qui établissent l'autorité paternelle, celles qui inspirent l'antique morale de la famille. Et cette famille, cette *gens*, a été d'abord la seule forme de société, groupe isolé des groupes voisins et semblables, dont chacun a, comme elle, son domaine, son gouvernement intérieur, ses dieux.

En même temps qu'ils adoraient leurs aïeux, les hommes divinisaient les forces de la nature. Ainsi naquit une seconde religion, qui se juxtaposa à la première, religion domestique comme elle à l'origine, mais qui « se prêtait mieux que le culte des morts aux progrès futurs de l'association humaine ». C'est par elle surtout que les familles se rapprochèrent, pour la célébration d'un culte commun, en des associations nouvelles et plus larges, phratries, curies, tribus, et enfin en une société plus étendue encore, qui fut la cité. Mais, dans cette cité, comme dans la famille, tout subit l'empreinte de la religion. Comme la famille, la cité eut son foyer, ses dieux. Toutes ses institutions furent fondées sur la religion; dans son gouvernement l'autorité politique se confondit avec le sacerdoce; ses lois furent « un ensemble de rites, de prescriptions liturgiques, de prières, en même temps que de dispositions législatives », et le caractère spécifique de l'étranger fut qu'il n'avait point part au culte de la cité. Fustel a montré admirablement comment, « par ses dogmes et par ses pratiques, cette religion donna au Romain et au Grec une certaine manière de penser et d'agir », et quelle place elle occupe dans toutes les actions de leur vie.

Pourtant, à la longue, cette organisation sociale si forte en apparence fut discutée, attaquée. C'est que, d'une part, « les croyances sur lesquelles ce régime social était fondé » s'affaiblirent, que, d'autre part, les hommes « qui se trouvaient placés en dehors de cette organisation de la cité, qui en souffraient, qui avaient intérêt à la détruire », lui firent la guerre sans relâche. Et ce fut la série des révolutions, la royauté perdant son autorité politique et remplacée par l'aristocratie, la vieille constitution de la famille se transformant par le démembrement de la *gens* et l'affranchissement de la clientèle, la plèbe entrant dans la cité et la démocratie succédant à l'oligarchie, une aristocratie de richesse remplaçant l'ancienne noblesse héréditaire et l'opposition des intérêts mettant aux prises les pauvres et les riches.

Fustel a analysé de façon admirable, à Athènes, à Sparte, à Rome, l'évolution de cette longue histoire, qui aboutit à la destruction de la cité antique. Quand la philosophie élargit les idées, quand peu à peu les croyances se transformèrent, « la religion municipale, fondement de la cité, s'éteignit; le régime municipal, tel que les anciens l'avaient conçu, dut tomber avec elle ». De cet affaiblissement de l'esprit municipal, Rome profita pour conquérir le monde méditerranéen et le faire entrer successivement dans l'unité romaine. Alors, dit Fustel, « de la cité tout tomba : la religion d'abord, puis le gouvernement, et enfin le droit privé; toutes les institutions municipales, déjà ébranlées depuis longtemps, furent enfin déracinées et anéanties ». Et quand enfin le christianisme, apportant une religion nouvelle, transfor-

mant dans son essence le gouvernement de l'État, triompha, ce fut la fin de la cité antique.

Tel est le livre de Fustel de Coulanges. On n'en peut admirer assez l'enchaînement logique, cet art de grouper les faits sous deux ou trois idées directrices, cette aptitude à tirer de la patiente étude des documents une conception systématique et du fait particulier, du texte lointain, d'arriver à l'idée maîtresse, à la loi générale. Par là, cette œuvre de science rigoureuse et impeccable est aussi la plus admirable des œuvres d'art, et par là, autant que par la forme, *la Cité antique* prend, dans l'histoire de la littérature française, sa place au tout premier rang.

Car le grand historien qu'a été Fustel fut pareillement un grand écrivain. On a loué justement chez lui la précision, la simplicité, la limpidité du style, cette langue robuste et saine qui fut la sienne. « Il n'y a pas, dit M. Jullian, dans notre littérature historique, un livre qui, insensiblement, retienne, attache et captive davantage. » Rien n'y trahit le souci de bien dire; nulle place n'y est faite aux morceaux de bravoure, aux portraits de personnages historiques, aux épisodes pittoresques; et cependant, sous ces apparences abstraites, il y a une impression de vie, de vérité, de couleur incomparable. « Livre exquis, où pas un mot n'est à ajouter ni à retrancher et où se combinent, avec un art d'autant plus merveilleux qu'il est inconscient, la sévérité du style scientifique et l'agrément du langage de la poésie(1). »

Un tel chef-d'œuvre, on l'a dit, durera « autant que la

(1) GUIRAUD, p. 240.

langue française ». Et si, quand il s'agit d'un Fustel de Coulanges, rien n'est plus indifférent que ce qu'on peut appeler les manifestations extérieures de la gloire, pourtant, quand il s'agit d'un écrivain de cette qualité, on ne peut s'empêcher de se demander, comme M. Hanotaux le faisait récemment, comment il se fait « que les trois plus grands écrivains en prose au XIX^e siècle, Augustin Thierry, Michelet et Fustel de Coulanges n'aient pas été de l'Académie française. »

* * *

Lorsque, en 1864, parut *la Cité antique*, bien des incompréhensions, bien des critiques accueillirent le livre. Et quelque admiration qu'inspire l'œuvre de Fustel, il faut reconnaître que quelques-unes des réserves faites alors ou depuis ne sont pas absolument injustifiées. On a pu se demander si l'évolution des événements historiques est aussi simple, aussi logique que Fustel nous l'a représentée; si pour l'homme « la mort a été le premier mystère » et si vraiment « le sentiment religieux a commencé par là »; si, lorsque les familles se rapprochèrent pour former la cité, « la religion ne fut pas le signe bien plus que la cause de leur fusion »; si cette religion « a été véritablement le facteur unique de l'évolution politique et sociale des peuples anciens ». Un des plus chers disciples de Fustel, un des plus respectueux de sa grande œuvre, a pu écrire, parlant de la théorie qui domine *la Cité antique* : « Elle énonce avec force une vérité, elle n'énonce pas toute la vérité. Les anciens ont eu les sentiments et les idées qu'il leur

prête; mais ils en ont eu aussi beaucoup d'autres dont il ne parle pas, en sorte que ceci n'est pas toute la cité antique, mais plutôt la cité antique envisagée sous un jour particulier (1). »

Cela est vrai peut-être. Mais si, selon la juste remarque de M. Jullian, « nous ne cherchons dans *la Cité antique* que ceci — le rapport qui exista dans l'antiquité entre les croyances et les formes sociales, entre les révolutions religieuses et les révolutions politiques, la part que la religion a eue dans l'union des groupes humains et dans la vie extérieure des hommes — alors il n'y a peut-être pas une ligne à changer à ce livre. « C'a été le grand mérite de Fustel d'avoir, dans l'histoire sociale, rendu sa place au sentiment religieux, que le XVIII^e siècle en avait éliminé, d'avoir montré quelle place une force morale, la religion, tient dans la formation des sociétés, comme dans le jeu des institutions. Et ce n'est pas chose de moindre importance d'avoir, comme Fustel le fit pour la Grèce et Rome, entrepris l'étude comparée et systématique de deux sociétés. C'étaient là, en 1864, de très grandes nouveautés, comme l'était aussi ce goût que Fustel eut toujours pour les questions sociales. « L'histoire, a-t-il écrit, n'est pas l'accumulation des événements de toute nature qui se sont produits. Elle est la science des sociétés humaines. » Et ailleurs : « L'histoire doit arriver à connaître les institutions, les croyances, les mœurs, la vie entière d'une société, sa manière de penser, les intérêts qui l'agitent, les idées qui la dirigent. » C'est à cette conception

(1) GUIRAUD, p. 46-47.

Fustel a conformé toutes ses recherches sur l'histoire de l'antiquité.

La Cité antique n'est, en effet, dans ce domaine, qu'une partie de son œuvre. A côté d'elle, il faut placer, et presque au même rang, ce livre consacré à *la Gaule romaine* et qui forme le premier volume de l'*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*. Puis ce sont ces mémoires, que Fustel a voulu publier, disait-il, « sous la forme de questions que je me pose et que je m'efforce d'éclaircir », étude sur le *colonat romain* ou *Recherches sur le tirage au sort appliqué à la nomination des archontes athéniens*, qui sont des chefs-d'œuvre de méthode analytique, *Recherches sur le droit de propriété chez les Grecs*, où a pris place cette admirable *Étude sur la propriété à Sparte*, qui est un autre des chefs-d'œuvre de Fustel. Et il conviendrait de rappeler de même ce *Mémoire sur l'île de Chio*, qu'il écrivit quand il était à l'École d'Athènes, et sa thèse de doctorat sur *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains*. Nulle part, mieux que dans ces travaux, n'apparaît la méthode de Fustel; tous ont le même caractère de patiente analyse, de discussion serrée et vigoureuse. « Voilà vingt-cinq ans que j'enseigne, écrivait Fustel en 1884, et j'ai eu le bonheur d'avoir chaque année quatre ou cinq élèves. Je leur ai surtout enseigné à chercher. »

*
* *

Un tel homme, une telle œuvre, ne pouvaient manquer d'exercer une influence profonde.

Paul Guiraud, qui fut sans doute le plus cher des dis-

principes de Fustel, l'héritier le plus direct de sa méthode et de sa pensée, a écrit, dans le livre qu'il a consacré à son maître : « S'il en est parmi ses élèves qui ont l'amour désintéressé de la science, le goût des recherches ardues, l'âpre passion du vrai, c'est à lui qu'ils en sont redevables : c'est lui qui a déposé dans leur cœur une parcelle du feu sacré qui l'animait ; c'est lui dont l'ardeur continue d'échauffer leur parole et leurs écrits (1). » Et encore : « Sans parler de la reconnaissance qu'ils lui gardent, plusieurs le considèrent comme une sorte de génie tutélaire, comme un ancêtre intellectuel qui veille encore sur eux, et quand ils sentent le besoin de renouveler leurs forces, c'est à ses écrits, c'est à cette source de vie qu'ils vont s'abreuver (2). »

Les hommes de ma génération n'ont point eu la bonne fortune d'avoir, à l'École Normale, Fustel de Coulanges comme professeur. Mais ils y ont trouvé le vivant souvenir de son enseignement, de l'admiration qu'il excitait chez tous, du prestige qu'il devait à son caractère autant qu'à son talent ; et, après la mort de Bersot, nous l'avons eu pour directeur. Aucun de nous n'a oublié la bienveillance qu'il nous marqua, ni cette hauteur d'esprit qui faisait que de sa bouche aucune parole ne tombait qui fût indifférente ou banale. Et peut-être me sera-t-il permis d'évoquer ici un souvenir qui m'est personnel.

Au cours de ma seconde année d'École, j'avais, selon l'usage, fait pour un de nos maîtres de conférence un tra-

(1) GUIRAUD, p. 88.

(2) GUIRAUD, p. 105.

vail — c'était, je crois bien, sur la préface de Thucydide, — un de ces travaux que les normaliens appellent volontiers, avec une nuance d'ironie, des travaux définitifs. Le maître qui l'examina jugea mon mémoire avec bienveillance. Fustel me fit l'honneur de le lire à son tour et de le discuter avec moi. Je parcourais, ces jours derniers, ces pages lointaines, jaunies, où, de sa fine écriture, il avait noté à la marge ses remarques et ses objections, et je n'ai pas oublié l'entretien où il les commenta. Il me montra combien ce travail contenait d'affirmations légères, insuffisamment appuyées sur les textes, combien il apportait d'hypothèses téméraires, n'ayant pour garant que des livres de seconde main, insuffisamment controlés, combien le style aussi manquait trop souvent de sobriété et de simplicité. Il m'interrogea, m'écouta, discuta, réfuta, avec une bienveillance infinie pour le petit normalien de seconde année que j'étais, et il m'offrit, comme un modèle sans doute de ce qu'est un travail historique, un exemplaire — que j'ai encore — de son *Étude sur la propriété à Sparte*. Et quand je sortis de son cabinet, j'étais un peu moins satisfait qu'en entrant de mon petit mémoire. Mais assurément jamais je n'ai reçu meilleure leçon de méthode historique.

« L'histoire, a écrit Fustel, n'est pas une science facile. Une longue et scrupuleuse observation du détail est donc la seule voie qui puisse conduire à quelque vue d'ensemble. Pour un jour de synthèse il faut des années d'analyse. » L'étude patiente des écrits et des documents que chaque siècle a laissés de lui, telle était, à ses yeux, la base nécessaire de toute recherche historique. « Il faut lire les docu-

ments anciens, disait-il, les lire tous, non pas les lire légèrement, mais avec une attention scrupuleuse. L'histoire ne se fait qu'avec les textes, et il ne faut pas leur substituer ses opinions personnelles. Le meilleur historien est celui qui se tient le plus près des textes, qui n'écrit et même ne pense que d'après eux. « Aussi, dans le travail « historique, faut-il se garder de toute idée préconçue, de toute manière de penser qui soit subjective » ; il faut faire abstraction de ses idées personnelles et aussi des idées de son temps. « Les anciennes sociétés, écrit Fustel, avaient des usages, des croyances, un tour d'esprit qui ne ressemblaient en rien à nos usages, à nos croyances, à notre manière de penser. » Pour les comprendre, il faut écarter toute préoccupation du présent. Partir des textes, revenir constamment aux textes, tel est, pour Fustel, le principe fondamental. Et voici une autre qualité qu'il exige de l'historien : il doit savoir douter. « Il faut, a-t-il dit, en histoire comme en philosophie, un doute méthodique », et il déclarait : « Nous ne devons croire qu'à ce qui est démontré. » Ensuite, les documents minutieusement étudiés, contrôlés, critiqués, le moment viendra de tirer de la connaissance des faits des conclusions plus générales, après l'analyse, dont Fustel a donné des modèles admirables de précision et de perspicacité, d'arriver à la synthèse. Mais « des déductions aventureuses, dit encore Fustel, ne sont pas de la science. » Pour atteindre la vérité, l'historien doit chercher sans cesse. C'est ce mot : *Quaero*, je cherche, que Fustel a inscrit en tête d'une belle page, comme une devise de sa vie.

Par la méthode dont il a tracé les règles, merveilleux

instrument de travail qui s'impose à tout historien, Fustel de Coulanges a exercé une influence profonde sur toute la génération qui vécut dans son rayonnement. Mais sur ceux-là mêmes qui ne le connurent point, son œuvre agit puissamment encore.

Je ne sais si les générations actuelles lisent *la Cité antique* autant que la lisait la génération précédente, et pour tout dire, je ne le crois pas. Mais peut-être n'est-ce point un paradoxe, quoique d'abord il en puisse sembler, d'affirmer que c'est là sans doute la preuve la plus forte de l'influence profonde que ce livre a exercée. Les idées maîtresses qui le dominent, ces idées si originales, si neuves, que Fustel y exprimait voilà plus de soixante ans, sont si bien entrées depuis lors dans le courant de l'histoire, elles ont si bien pénétré dans la science, dans l'enseignement, et jusque dans les manuels élémentaires, que beaucoup les répètent et s'en inspirent sans sentir le besoin de remonter à la source dont elles ont jailli, sans parfois même savoir très exactement quelle est cette source. Et pareillement cette conception de l'histoire, qui met au premier rang l'étude des institutions, des croyances, des mœurs, de la vie des sociétés humaines, de plus en plus s'est imposée aux recherches des historiens. Par tout cela Fustel de Coulanges a marqué d'une trace profonde, et vraiment renouvelé l'étude de l'histoire de l'antiquité. Par la grave et sereine beauté des œuvres qu'il y a consacrées, par l'exemple d'une vie consacrée tout entière à la recherche de la vérité, il a donné aux historiens des leçons inestimables. Aucun de ceux qui eurent l'honneur de l'approcher n'oubliera jamais la figure, un peu austère et

grave, mais si belle, du très grand historien qu'a été Fustel de Coulanges, et l'histoire à son tour lui rendra cette justice qu'il a, comme il le souhaitait, « travaillé, pour une part d'homme — et j'ajoute : travaillé admirablement — au progrès de la science historique et à la connaissance de la nature humaine ».

DISCOURS
DE
M. CAMILLE JULLIAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE (1),
MESSIEURS,

Fustel de Coulanges n'a point appartenu à l'Académie française : sa discrétion coutumière l'en a toujours écarté. Pourtant, les appels affectueux ne lui ont point manqué; et ils venaient d'hommes dont il partageait ou estimait la vie et le labeur : Gaston Boissier, qui était comme professeur son collègue à l'École Normale supérieure; Hippolyte Taine, qui avait été son condisciple à cette même École, et, plus d'une fois ensuite, son

(1) Discours prononcé à la Sorbonne, le 18 mars 1930, en présence de M. le Président de la République.

compagnon de travail; d'autres encore, qui savaient ce qui manquait à l'Académie, Fustel de Coulanges n'étant point là. Après sa mort, elle mit tout en œuvre pour que son nom reçût ce Grand Prix de l'Institut autour duquel s'acharnaient tant de vivantes convoitises. Il put l'obtenir, grâce à l'action de Taine, et l'Académie française commença ainsi à réparer une erreur dont elle n'était point responsable. Et aujourd'hui, continuant une noble tâche, en ce jour où l'on glorifie l'illustre écrivain, elle a voulu lui apporter le pieux souvenir et le respectueux hommage qui lui sont dus.

Car elle sera toujours présente, l'antique et fière Compagnie, quand il faudra rendre justice à ceux qui ont honoré les lettres et la science, l'Université et la patrie, et, aussi, l'âme humaine en son idéal, c'est-à-dire toutes les bonnes choses qui font la vertu de la France : et c'est à servir ces choses, c'est à servir la France que Fustel de Coulanges a consacré, dépensé, usé, tous les instants de sa trop courte vie.

En plein accord avec l'Académie française, Fustel de Coulanges eut toujours le culte de notre langue.

Voici un mémoire qui n'est guère qu'un ouvrage d'écolier; voici des lettres intimes adressées aux plus familiers de ses amis; voici quelques lignes tracées sur un feuillet dans un moment de colère; voici des pages dictées de son lit de malade : ni l'impatience de la jeunesse, ni le laisser-aller des confidences, ni la fatigue du corps ou l'exaspération du sentiment, n'ont troublé la clarté de l'expression, la marche assurée de la phrase. Fustel de Coulanges a écrit comme il a vécu, simplement,

purement, droitement, dans cette lumière de l'esprit qui était le reflet de son âme.

Il n'aimait ni les périodes ni les épithètes. L'épithète, pour lui, c'était un inutile oripeau dont on voilait la valeur d'un nom; la période, c'était donner une complexité gênante à la pensée, qui doit être franche et sans ambages. Ces phrases de Fustel, réduites à leurs éléments essentiels, courtes et rapides, sont autant d'étincelles de vérité qui se succèdent devant nous sans nous imposer la moindre fatigue. Et c'est bien la pure manière française d'écrire, cette netteté du style qui révèle la santé de l'intelligence.

Elle était merveilleusement bien faite, cette langue de Fustel de Coulanges, — la vraie langue française, je le répète, — pour éclairer des vérités. Car c'est ce but que, dès l'heure où il sut réfléchir, il assigna à tous les efforts de son existence : chercher et transmettre des vérités.

Vérités, non point sur les mouvements de la matière ou sur les phénomènes de la nature, mais sur les croyances ou les destinées de l'homme, sur les faits, permanents ou renouvelés, qui sortent des paroles ou des actions humaines : en d'autres termes, les vérités de l'histoire. Comme chercheur de vérités, comme ouvrier de science, Fustel de Coulanges fut historien, et ne fut pas autre chose.

Mais cela, être un historien, croyez-vous que ce soit peu de chose dans la tâche d'un savant? peu de chose pour l'intérêt d'une nation? peu de chose même pour l'intérêt de l'humanité?

Regardez d'abord les efforts de cet historien pour

reconstruire le passé. Il n'a à sa disposition que des pierres, ruines de monuments; ou des mots, ruines de langues; ou des phrases, ruines d'événements. Et voici ce qu'il y découvre, ce qu'il en fait sortir.

Sous la terre, à travers les débris laissés par les plus anciennes générations, il aperçoit un lourd morceau de silex, arrondi d'un côté, effilé de l'autre; et près de là, il aperçoit d'autres pointes, plus aiguës, plus fines et toutes petites. Et très vite, par un geste de son intelligence, l'historien reconnaît que le morceau de silex est une arme, et une arme qui annonce et prépare l'épée du soldat; et il reconnaît aussi que ces pointes sont des instruments, qui annoncent et préparent l'aiguille de l'artisan. Voilà donc, se dressant par les yeux de l'historien, l'homme des temps primitifs armé pour sa défense, mais déjà outillé pour le travail. Et c'est ce que Fustel de Coulanges a montré dans la première de ses *Leçons à l'Impératrice* : dès son origine, l'homme a été un être de volonté.

Après le langage des pierres, celui des mots. — La formule du mariage, à l'aurore de la civilisation antique, a été exprimée par cette parole latine que prononçait l'épouse devant l'époux : *ubi tu Gaius, ego Gaia*, c'est-à-dire, où tu seras mari et maître, je serai femme et maîtresse. Que signifie ce simple mot, si ce n'est que le mariage était dès lors l'union volontaire de deux personnes également libres? — Et c'est ce que Fustel de Coulanges a montré dans sa *Cité antique* : dès l'origine de la vie morale, la femme a été un être de dignité.

Après le langage des mots, celui des phrases. — Un écrivain des temps mérovingiens a raconté que Clovis,

lorsqu'il eut achevé de faire de la Gaule le royaume des Francs, reçut de l'empereur romain le titre de Consul, et que, montant à cheval, il inaugura son consulat devant la basilique de saint Martin à Tours. Alors Clovis n'a dominé la Gaule que sous les auspices de l'Empire Romain et par la protection de saint Martin? et cette nation française qui commence, n'est point le produit d'une conquête barbare, mais l'héritière de la culture latine et la fille de la foi chrétienne? — Et c'est ce que Fustel de Coulanges a montré dans son *Histoire des Institutions* : la France, dès l'origine de son nom, fut un être de liberté.

Dites-moi si, en ressuscitant ces faits et ces croyances des âges abolis, en reconstituant les hommes et les peuples à l'origine de l'humanité. à l'origine du monde antique, à l'origine de la France, dites-moi si l'historien n'a point fait, à sa manière, œuvre de créateur, mais de créateur qui sacrifie toutes les forces de sa vie pour rendre la vie au passé? — Et c'est pour cela que Fustel de Coulanges, à moins de soixante ans, est mort de toute la peine que lui imposait son devoir d'historien.

Mais voici que nous entendons dire autour de nous, dans cette France qui a un si long passé : — A quoi bon cette science du passé? que d'efforts gaspillés, qui devraient être employés à façonner une Europe nouvelle, une humanité meilleure? — Et nous répondrons à ces contempteurs de l'histoire, qui sont trop souvent les détracteurs de la France, nous leur répondrons : — Vous avez donc la prétention de préparer l'avenir sans connaître le passé? Vous voulez guider l'humanité sans retracer la route qu'elle a suivie jusqu'ici? Vous voulez refaire

l'Europe sans savoir ce qu'est la France? Qui vous révélera l'essence divine de l'âme humaine, son aptitude au travail, son besoin de liberté, son désir de l'entente et son sens du droit, si ce n'est l'étude des plus anciennes institutions que l'historien puisse retrouver? Qui vous apprendra que la France n'est pas un amas de terres et un troupeau d'hommes brutalement groupés par les guerres des conquérants ou la violence des révolutions, mais un peuple toujours vivant de sa vie propre, et façonnant lui-même peu à peu ses immortelles destinées? Et voilà ce que Fustel de Coulanges n'a cessé de publier dans ses livres, dirigeant par l'expérience du passé la besogne du lendemain, faisant de son métier d'historien une portion de son devoir d'homme et de son devoir de Français.

Ces vérités réconfortantes, Fustel de Coulanges ne se borna pas à les écrire en historien : il les enseigna en professeur. Il fut professeur toute sa vie; et je ne sais si ce ne fut pas la plus belle parure de cette vie. Être professeur, cela signifie ne point songer uniquement à soi-même et à ses œuvres, ne travailler un jour dans la solitude que pour, le lendemain, mieux travailler au milieu des hommes, ne découvrir une vérité que dans la joie de la transmettre aussitôt, faire passer dans de jeunes intelligences tout le bénéfice de ses longues années. Et c'est ce qu'aimait par-dessus tout Fustel de Coulanges, et ce par quoi il a été un maître incomparable, en qui l'esprit et le cœur s'associaient pour une même tâche.

Résumons sa carrière : elle est émouvante de simplicité, ligne droite de son destin, si je peux dire. Élève dans un lycée de Paris, puis à l'École Normale supérieure,

puis membre de l'École d'Athènes, voilà pour les années de préparation; et ensuite, pour les années d'enseignement, professeur au lycée d'Amiens, au lycée Saint-Louis, à la Faculté des Lettres de Strasbourg, à l'École Normale supérieure, à la Faculté des Lettres de la Sorbonne : la voilà cette carrière que le monde du dehors peut trouver terne ou banale, mais que je juge admirable, saine et magnifique entre toutes : car elle est celle de tous ceux qui luttent en vue de la vérité immuable et de la France prochaine, parce qu'elle associe les deux plus grands charmes de la vie, la jeunesse et l'intelligence, parce qu'elle est notre carrière à tous, et que Fustel de Coulanges nous y a indiqué la marche à suivre, sans répit, sans regret, sans arrière-pensée, presque gaiement sous la douleur, et ne s'y arrêtant que devant la mort. Et c'est au service de l'Université de France qu'il attendit et reçut cette mort.

Aussi, en cette Sorbonne où on le célèbre aujourd'hui, et où son nom sera toujours à sa vraie place, l'Académie française, en saluant sa mémoire, remercie en même temps cette Université qui a donné Fustel de Coulanges à notre patrie française.

Par son dévouement à l'Université comme par ses ouvrages d'historien, Fustel de Coulanges fut en effet l'homme de la France. Mais il le fut aussi aux heures de danger et de bataille, où on le vit défendre les droits et l'unité de la patrie contre l'adversaire, lequel était de l'autre côté du Rhin. Il revendiqua la liberté de l'Alsace, liberté qui consistait à demeurer française. A l'appui de ses colères de patriote et d'honnête homme, il mit la jus-

tice et il mit le droit. Et quand la maladroite iniquité demeura commise, vingt ans durant et jusqu'à la dernière minute de sa vie, il ne cessa de rêver à l'heure où elle serait réparée.

Elle l'est maintenant, telle qu'il l'a souhaité. A cette heure, à la même heure, Paris et Strasbourg communient en Fustel de Coulanges. Et d'avoir établi aujourd'hui cette communion de l'Alsace dans la France, voilà un nouveau titre de gloire française pour la mémoire de Fustel de Coulanges.

Mais de ce qu'il fut passionnément des nôtres, n'allons pas croire qu'il vécut dans la France comme dans une cité d'égoïsme et d'orgueil. Lui aussi, pareil à tous les Français dignes de ce nom, il a vu l'humanité à travers les murailles sacrées des patries : je parle de cette humanité venue de Dieu, qui est tout à la fois l'ensemble des hommes et un ensemble de sentiments, où les êtres et les nations se rapprochent pour la paix, la justice et surtout la bonté. Ce respect de l'humanité, ce besoin, pour elle, d'un idéal supérieur, inspira toutes les œuvres de Fustel de Coulanges. Chaque fois qu'il l'a pu, il a rejeté avec mépris le droit du plus fort, la vertu de la guerre, l'effet d'une conquête : et vous savez quels hommes, savants ou chefs d'État, développaient ces principes dans les années où vécut Fustel de Coulanges. Relisez ses *Institutions* : le système féodal n'est point né de la violence, mais de l'accord entre les hommes. Relisez sa *Cité antique* : ce qui a fondé la patrie, la famille, c'est le libre consentement des êtres humains, se cherchant une vie commune sous la sauvegarde des dieux. Dans l'histoire de notre passé et

dans l'histoire du passé du monde, Fustel de Coulanges a réduit à l'accident d'un jour la victoire de la force, et il a placé pour l'éternité le triomphe du droit. Partout où il a porté ses regards dans les siècles lointains, ce grand Français a toujours discerné l'idéal, parce que son âme aspirait à ce même idéal pour les siècles à venir. Et c'est la beauté de cette âme d'homme, autant que la gloire de cet écrivain de France, qui amène devant vous l'hommage de l'Académie française.

DISCOURS

DE

M. GUSTAVE GLOTZ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS,

C'est un grand honneur pour un historien de l'antiquité d'être appelé à parler de Fustel de Coulanges. Toutefois, c'est un honneur périlleux. Comment remplir l'attente de tous ceux pour qui Fustel est éminemment l'auteur de la *Cité antique*? Ah! s'il suffisait, pour lui rendre un juste hommage, d'admirer les beautés littéraires d'une conception grandiose entre toutes, la tâche serait aisée. Mais ce n'est pas ainsi que Fustel voulait être loué. Il eût considéré comme une flétrissure d'être traité en littérateur, et il nous a montré comment les morts se vengent quand ils ont à se plaindre des vivants. L'histoire, à ses yeux, est

une science qui se fait et qui n'est jamais faite. Il eût donc été le premier à dire qu'au bout de soixante-dix ans une œuvre scientifique présente fatalement quelques lézardes; mais ce qu'il a toujours demandé, c'est d'être jugé sur sa méthode, sur ses conclusions et, après seulement, par surcroît, sur ses qualités de style.

Or, pour apprécier la valeur d'un travail historique, il faut d'abord se transporter au temps où il s'élabore. Vers 1860, il y avait plus d'un siècle que Montesquieu avait publié ses *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* et son *Esprit des Lois*. Des idées qu'il avait lancées dans le monde, les unes étaient devenues banales par leur succès, les autres s'étaient faussées lorsque la Révolution française, en quête d'une tradition, avait modelé l'antiquité à son image en croyant se modeler sur elle. L'amour des romantiques pour le pittoresque et certaines préoccupations de politique avaient favorisé l'étude du moyen âge; mais, sur les siècles antérieurs, les Français n'en savaient pas plus long que ne leur en avaient appris quelques centaines de versions latines et de versions grecques. Déjà cependant, en Allemagne, Strauss avait transformé l'aspect du christianisme primitif; sur les ruines amoncelées par la critique de Niebühr, Moimmsen avait élevé un monument de science vivante et impérieuse: Curtius commençait son *Histoire grecque* au moment où Grote venait d'achever la sienne. C'est alors, dans le même automne de 1860, que Renan partit pour la Syrie et que Fustel, également de famille bretonne, fut envoyé à la Faculté de Strasbourg. Moins de quatre ans après paraissaient la *Vie de Jésus* et la *Cité antique*. En France

aussi, l'histoire ancienne avait désormais ses maîtres.

Fustel n'avait pas plus de trente-quatre ans; mais il s'était préparé depuis longtemps à sa mission. Il n'est encore qu'élève de seconde au Lycée Charlemagne, qu'il fait vœu d'être historien. A l'École Normale, tandis qu'il cherche dans le *Discours de la Méthode* et le *Novum Organum* quelles sont les conditions d'une certitude légitime, il s'initie à l'étude du document et passe le plus clair de son temps à la bibliothèque en familiarité avec les textes. Membre de l'École d'Athènes, il regarde le pays d'un œil distrait, en savant qui ne se passionnera jamais pour le côté extérieur des choses, et s'occupe d'une monographie sur l'île de Chio. De retour en France, il écrit ses deux thèses de doctorat : l'une sur le culte de Vesta, l'autre sur les luttes sociales qui livrèrent la Grèce aux Romains. Toute la *Cité antique* est déjà là en germe. Cependant Fustel reste six années encore à méditer sur ses sources, à se poser des problèmes nouveaux et à en explorer les recoins les plus obscurs par des études d'où sortiront un jour d'admirables mémoires et tout d'abord le livre qui a rendu son nom glorieux.

Quaero, je cherche : telle est l'épigraphe qu'il a mise en tête des *Questions historiques*; c'est la devise même de sa vie. Quel que soit le sujet qu'il traite, il ne se sent en règle avec sa conscience que par une enquête personnelle où pas un détail n'échappe au contrôle le plus sévère. Toute investigation doit commencer par le doute, non pas le doute stérile du scepticisme, mais le doute fécond de la méthode cartésienne. Il faut purger son esprit de tous les préjugés et de toutes les prénotions; il faut

prendre garde surtout que les idées et les sentiments que chacun porte en soi ne projettent leur ombre sur les faits et n'offusquent le passé. Sans doute l'historien de l'antiquité a un avantage : « nous comprenons mieux des événements et des révolutions dont nous n'avons rien à craindre et rien à espérer ». Est-ce à dire qu'il puisse se flatter d'exorciser sans peine les spectres, les idoles qui hantent l'intelligence humaine ? Plus que tout autre, au contraire, il doit se prémunir contre les erreurs de psychologie et contre les demi-vérités, plus traîtresses que les erreurs flagrantes. Plus que tout autre, il souffre de l'infirmité inhérente à ce que Renan appelait de « pauvres petites sciences conjecturales » et que Fustel, ici plus profond, considère comme la plus ardue des sciences d'observation, parce qu'elle n'atteint les faits qu'à travers le miroir brisé ou le prisme déformateur des documents.

Pour incomplets et incertains qu'ils soient, ces documents, il n'est de bonne méthode que d'aller droit à eux. Fustel a vite été choqué de l'opposition qu'il constatait entre les assertions des historiens modernes et les témoignages de l'antiquité elle-même : « Quand je me suis aperçu de cette contradiction, dit-il, je me décidai à ne plus avoir d'autre maître sur la Grèce que les Grecs, sur Rome que les Romains, et je résolus courageusement de lire les écrivains anciens... Je goûtai deux des plus vifs plaisirs qui soient donnés à l'homme, celui de lire de belles choses et celui de trouver les vérités. » Lire de belles choses, recueillir des textes littéraires, un apprenti en est capable ; ce qui est merveilleux, c'est le trésor de vérités que Fustel en a tiré, dans les conditions où il

s'est placé. Il n'était pas sans se douter des secours que peuvent fournir à l'histoire l'épigraphie et l'archéologie ; — et pourtant, il a presque complètement négligé les sciences auxiliaires. Il remettait en honneur la méthode comparative, délaissée depuis Montesquieu, et il fallait une singulière hardiesse à cette époque pour rapprocher systématiquement les Grecs, les Romains et les Hindous ; — et pourtant, on serait presque tenté aujourd'hui de regretter qu'il n'ait pas poussé plus loin dans la voie qu'il frayait avec cette belle énergie. Qu'en dépit des gênes et des restrictions auxquelles s'astreignait sa prudence, il soit arrivé à suivre les sociétés antiques depuis les origines de la famille jusqu'à la disparition de la cité, c'est la meilleure démonstration de ce que peuvent l'érudition et la critique au service d'une grande intelligence. Ainsi l'astronome de génie découvre par réflexion et calcul des phénomènes dont d'autres, armés de puissantes lunettes, n'auront plus qu'à vérifier l'existence et préciser le détail. Un exemple, entre mille, de cette divination, Fustel ne peut admettre que le tirage au sort des magistrats ait été imaginé par la démocratie athénienne : l'institution est d'essence religieuse et remonte aux siècles les plus lointains. Cette théorie paraissait un paradoxe, lorsque fut retrouvé le traité d'Aristote sur la constitution d'Athènes : c'est Fustel qui avait raison, ce qui passait pour un de ces dévoiements où entraîne l'esprit de système était une vision intuitive du vrai.

Nous saisissons là sur le vif la démarche d'une pensée, le secret d'une dialectique. Chez Fustel, l'analyse et la synthèse vont à l'ordinaire de conserve. On cite toujours

son précepte : « Pour un jour de synthèse, il faut des années d'analyse. » Il le complétait en disant : « L'histoire se compose d'une multitude de petits faits ; mais le petit fait, à lui seul, n'est pas l'histoire... Rejeter systématiquement le lien des faits est un système aussi, et n'est pas le moins dangereux de tous les systèmes. » Rien de plus net. Pour écrire la *Cité antique*, Fustel a étudié pendant plus de dix ans des milliers de textes, chacun à part d'abord, puis par rapport aux autres, et c'est par des séries de généralisations de plus en plus amples qu'il s'est élevé à une généralisation suprême.

Cet enchaînement d'analyses aboutissant à des synthèses et de synthèses provoquant de nouvelles analyses, cette action et cette réaction perpétuelles du particulier et du général : voilà ce qui donne à l'ouvrage de Fustel sa majestueuse harmonie. L'impression d'art qui en résulte ressemble à celle qu'on éprouve devant les chefs-d'œuvre de l'architecture. L'admirable édifice, où chaque aile, bien détachée, n'en contribue pas moins à l'effet total, où les lignes se répètent dans une symétrie toujours significative et jamais monotone, où une précision marmoréenne, sans nuire à la perspective des contours, met les détails en pleine lumière ! Une frise de bas-reliefs représente tantôt des scènes caractéristiques, le chef de famille au tombeau de l'ancêtre, la cérémonie du mariage, les Vestales veillant sur le foyer de la cité, tantôt des figures symboliques, le patron et le client, l'aristocrate et le plébéien, le philosophe en révolte contre la loi, Rome dominant le monde, le chrétien opposant Dieu à César. De-ci, de-là, sur des points rares

et choisis, apparaissent dans des niches quelques statues en pied, l'Athénien, le Spartiate et le Romain, Solon et Lycurgue, Camille et Nicias, enfin, se profilant sur l'horizon, le Christ.

Mais ce qui donne, chez Fustel, toute sa valeur à la composition, c'est la langue. Je n'en connais pas de plus limpide, de plus exacte, de plus probe. Des milliers et des milliers de pages, et pas un morceau de bravoure, pas un ornement factice, pas un mot à effet. Ceux qui ont eu le privilège de l'entendre retrouvent à la lecture de ses livres le son de sa voix grave, noble et coupante, cet unisson parfait de la pensée avec la parole et le regard, qui est le propre d'une éloquence assez sûre d'elle-même pour se moquer de l'éloquence. A peine quelques images, et là seulement où elles rendent les idées plus claires. Cette résurrection du passé qui est l'ultime but de l'histoire, un Michelet l'obtient par une imagination de visionnaire, par une disposition constante à éprouver et à communiquer de fortes émotions, par un lyrisme mystique aux traits fulgurants. Fustel arrive à la même puissance d'évocation par des moyens tout différents. Il ne vise pas à toucher les cœurs, il veut éclairer les esprits, satisfaire la raison, mettre la vérité en formules. Il a l'élégance du géomètre qui ne dit pas un mot de trop, et cependant ne craint pas de répéter ses théorèmes et ses corollaires chaque fois qu'il en tire une conséquence nouvelle. Mais il pousse l'amour de la logique jusqu'à la passion, la foi scientifique jusqu'à l'enthousiasme, si bien que du feu intérieur qui l'anime, en même temps que jaillit la lumière, se dégage la chaleur.

Si jamais, par impossible, les historiens ou d'autres encore désapprenaient le pur parler de France, qu'ils n'hésitent pas à se mettre à l'école de Fustel. Dès à présent, peut-être, une anthologie tirée de ses œuvres rendrait de précieux services. Et, puisqu'aussi bien le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un grand penseur est de lui donner la parole, laissez-moi choisir dans la *Cité antique*, parmi tant de formules définitives et de profondes réflexions, quelques lignes qui en font connaître et la forme et le fond. Voici comment, dans cette histoire d'une croyance, est décrit l'empire qu'exerce la pensée humaine : « Il n'est rien de plus puissant sur l'âme. Une croyance est l'œuvre de notre esprit, mais nous ne sommes pas libres de la modifier à notre gré. Elle est notre création, mais nous ne le savons pas. Elle est humaine, et nous la croyons dieu. Elle est l'effet de notre puissance, et elle est plus forte que nous. Elle est en nous; elle ne nous quitte pas; elle nous parle à tout moment. Si elle nous dit d'obéir, nous obéissons; si elle nous trace des devoirs, nous nous soumettons. L'homme peut bien dompter la nature, mais il est assujéti à sa pensée. »

On pourra dire, tant qu'on voudra, qu'en expliquant la naissance et l'évolution de la cité par le développement d'une croyance religieuse, Fustel n'a pas embrassé la réalité tout entière. La vie sociale, en effet, quels qu'en soient les cadres, est plus complexe : bien des influences extérieures s'exercent sur les forces mystérieuses qui siègent dans l'âme humaine. Mais sous-entendre n'est pas nier. Fustel subordonnait ce qui lui semblait secondaire

à ce qu'il considérait comme principal. Ne nous en plaignons pas. C'est par là précisément, c'est parce qu'il a maintenu l'unité d'action dans l'immense tragédie où il renonçait à l'unité de temps et à l'unité de lieu, qu'il a pu faire œuvre qui dure. Et c'est pourquoi nous nous inclinons bien bas devant l'homme qui, depuis plus d'un demi-siècle, a eu pour admirateur quiconque a essayé de comprendre l'antiquité, devant le savant à qui ses élèves, c'est-à-dire tous les historiens de la Grèce, de Rome, de la Gaule et de l'Afrique du Nord, doivent une reconnaissance infinie.

DISCOURS
DE
M. PFISTER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS,

Le Comité d'organisation a bien voulu convoquer à cette cérémonie le Recteur de l'Université de Strasbourg, puisque Strasbourg a tenu une grande place dans la vie de Fustel de Coulanges. Il y a enseigné neuf années; il y a connu de très grands succès; il y a fait imprimer la *Cité antique*. Pendant toute sa vie, le souvenir de Strasbourg l'a poursuivi; en Alsace nous en gardons à sa mémoire une profonde reconnaissance.

Quand Fustel de Coulanges fut nommé à Strasbourg, la Faculté des Lettres se composait de cinq professeurs qui n'avaient guère d'étudiants. Les auditeurs des cours

publics étaient peu nombreux. Le bâtiment des Facultés s'élevait, loin du centre de la ville, en un quartier déshérité. Mais dès son premier cours, le samedi 30 novembre 1860, l'autorité de Fustel s'imposa. On apprend dans la ville avec quel talent le maître développe ses idées : on admire sa science si sûre, ses démonstrations si claires, sa prononciation si nette qui est aussi pour les Strasbourgeois une leçon. Les auditeurs deviennent de plus en plus nombreux. Bientôt il y a encombrement, à l'heure du cours, dans l'étroite rue Saint-Guillaume. Fustel traite successivement de toutes les périodes de l'histoire jusqu'à la Révolution française. Le cours de 1862-1863 porte sur l'affiche ce titre : *De la famille et de l'État chez les anciens*. De ce cours est sorti la *Cité antique*. Fustel fit imprimer le volume à Strasbourg chez Silbermann et eut beaucoup de peine à trouver un éditeur parisien. Mais à Strasbourg, on a saisi toute l'importance de l'œuvre et la presse locale publie sur elle des articles enthousiastes.

Entre Fustel et ses auditeurs s'établit un courant de chaude sympathie. Une année où il est obligé de demander au climat du Midi le rétablissement de sa santé, les Strasbourgeois s'ingénient, de la façon la plus délicate, pour lui venir en aide. En novembre 1868, ils lui offrent une belle médaille. Chaque année sa popularité s'accroît; la ville n'a qu'une crainte, c'est que Paris ne lui enlève bientôt ce maître si populaire, comme il lui a pris précédemment l'abbé Bautain et Paul Janet. Les étudiants qui suivaient la *petite leçon* du jeudi et que Fustel mettait aux prises avec les documents, s'étaient de même attachés à

lui et quelques-uns d'entre eux m'ont dit jadis quels sentiments d'admiration le professeur leur inspirait.

Quand le 28 février 1870, Fustel fut appelé à suppléer Geoffroi à l'École normale, les Strasbourgeois ne s'en consolèrent point. Lui, de son côté, quitta la ville avec regret. Quelle douleur fut la sienne quand il apprit quelques mois plus tard l'odieux bombardement de la cité, quand il sut que Mommsen, dans ses lettres au peuple italien, revendiquait Strasbourg et l'Alsace pour l'Allemagne comme un pays allemand : il écrivit alors sa célèbre lettre à l'historien allemand : « Comme les premiers chrétiens confessaient leur foi, Strasbourg, par le martyre, a confessé qu'il est français. »

Dans l'Alsace cédée à l'Allemagne, Fustel devait revenir. Dans l'hiver de 1871-1872, l'Union évangélique protestante, qui se rattachait au passé, l'invita à faire l'une des conférences qu'elle organisait à Strasbourg dans l'Église Saint-Pierre-le-Vieux. Jamais le temple ne fut aussi rempli que dans cette soirée du 13 janvier 1872. La foule se pressait à la tribune et jusque dans les couloirs. Fustel parla de l'œuvre de Colbert, et l'assistance fut d'accord avec lui dans son éloge du grand ministre. Il revint de ce voyage fort triste : il avait vu sur la place Kléber les soldats prussiens marcher au pas de parade. A son retour, il parla à ses élèves de l'École normale de ce séjour en Alsace et il termina par ces mots : « Si jamais Strasbourg nous est rendu et qu'un de vous y occupe mon ancienne chaire, je le prie, le jour où il en prendra possession, de donner un souvenir à ma mémoire. »

Il m'a été donné, mon cher maître, mon cher directeur de l'École Normale, de remplir votre vœu. Le lundi 20 janvier 1919, j'ai eu l'honneur de faire le premier cours public à l'Université française dans le palais situé à petite distance de l'ancienne Académie. Après avoir poussé le cri de : Vive la France, j'ai cité ces mots de Fustel et évoqué sa mémoire. La salle où ce premier cours a eu lieu s'appelle aujourd'hui la salle Fustel de Coulanges, comme le lycée classique de Strasbourg a reçu le nom de Lycée Fustel de Coulanges. La salle voisine, l'ancienne *aula* allemande, a été dénommée la salle Pasteur, et ainsi se trouvent associés les noms de deux grands normaliens, les deux maîtres les plus illustres dont la gloire rejaillit sur nos anciennes Facultés de Strasbourg.

*
* *

J'ai à remplir une seconde mission. Mes confrères de l'Académie des sciences morales et politiques ont bien voulu me charger de me faire leur interprète. Fustel de Coulanges entra dans notre Académie le 15 mai 1875, alors qu'il était maître de conférences à l'École Normale. Il succédait à Guizot et le même jour fut élu son ami Gréard, dont le souvenir sera toujours présent en cette Sorbonne. Fustel se plaisait aux séances de la compagnie et prit une part très active à ses travaux. Il lui a réservé la lecture et la première publication de quelques-uns de ses travaux les plus importants. Élu vice-président en 1887, il passa à la Présidence en 1888. Mais à ce moment, sa santé, toujours délicate, était fortement

ébranlée. Il fut obligé de chercher la guérison à Cannes. Ses confrères le revirent après Pâques à la séance du 21 avril. Ils venaient de lui décerner l'une des plus hautes récompenses dont ils disposent, le prix Jean Reynaud. Il les remercia de la façon la plus touchante. « Appelés à décerner une rare distinction, leur dit-il, c'est à moi que vous avez songé : vous n'avez pas voulu vous demander si d'autres, ici même, en étaient plus dignes. J'avais surtout un avantage : celui d'être loin, et votre pensée s'est portée tout de suite vers l'absent. » A ce moment, on osait encore espérer sa guérison ; mais il fut encore contraint de s'établir pendant l'hiver 1868-1869 à Arcachon et quand il revint, tout espoir était perdu. L'Académie apprit avec douleur sa mort. Selon sa volonté formelle, aucun discours ne fut prononcé à ses funérailles ; mais, à la séance du 21 septembre, Frédéric Passy se fit l'interprète des sentiments de l'Académie qui lui rendit bientôt double hommage. Albert Sorel qui lui succéda lut sur l'œuvre de Fustel, une notice très vigoureuse et quelque temps après, dans la séance publique du 28 novembre 1891, le secrétaire perpétuel, Jules Simon, analysait avec une admirable précision les théories de Fustel sur la cité antique et se demandait avec émotion par quel renversement des rôles lui, le vieux maître, avait été appelé à célébrer successivement trois de ses élèves de l'École Normale, morts avant lui : Caro, Beaussire et Fustel. Quatre semaines auparavant, le 24 octobre, dans la séance publique annuelle des Cinq académies, le Président Léon Aucoc avait fait connaître que l'Institut, sur la proposition de l'Académie française, avait décerné à la

mémoire de Fustel le prix biennal « destiné à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays ». L'Institut, en déposant cette récompense sur sa tombe, affirmait que Fustel, par ses travaux, par l'œuvre accomplie, avait grandement honoré et servi la France.